

Quelques éclaircies

Jacques Brault et Robert Melançon

Volume 31, numéro 2, automne 1995

Georges-André Vachon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035985ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035985ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Brault, J. & Melançon, R. (1995). Quelques éclaircies. *Études françaises*, 31(2), 119–128. <https://doi.org/10.7202/035985ar>

Quelques éclaircies

JACQUES BRAULT et
ROBERT MELANÇON

Ces notes sont tirées d'un livre in progress, qu'on pourrait considérer comme un renga en prose. Nous avons échangé des cahiers, trois années durant, sans savoir au début ce qu'il en adviendrait. Leur titre seul, que nous avons trouvé d'emblée, a défini notre projet : il s'est agi d'éclaircies, selon toutes les acceptions que recense Littré. Il nous est vite devenu évident qu'il n'y avait pas lieu de distinguer lequel de nous deux avait rédigé telle ou telle entrée : nous avons tout écrit ensemble.

Les notes qui suivent sont extraites du premier cahier.

A.1

Dans ses *Conversations avec Picasso*, le photographe Brassai (un as de pique comme je les aime) raconte une scène entre Breton et Picasso qui m'a laissé perplexe. Je rapporte l'anecdote de mémoire, ne sachant plus où est passé mon livre (j'ai dû le prêter lors d'une autre vie). Après une violente discussion sur... quoi donc ? mettons la politique, les deux amis tout tremblants se regardent en silence. Encore un peu et on aurait entendu la glace se former entre eux. Puis, en souriant, Picasso tend la main à Breton. Qui refuse la sienne. Étonnement de Picasso. Breton, avec sa superbe des grands jours : « Je ne serre pas la main de quelqu'un à qui je m'oppose à tel point. — Mais André, il ne s'agit pas de quelqu'un, il s'agit de moi, Pablo. — Ça ne fait aucune différence. » Picasso marque un temps, et : « Chez moi, même dans les pires désaccords, les amis se serraient toujours la main en signe d'amitié. » Breton là-dessus ne bronche pas.

Quel est au juste le malentendu profond qui embrouille Breton ? Chez celui-ci, nulle rancœur ou mauvaise foi. Il semble

par son attitude vouloir marquer une espèce de limite infranchissable. Picasso, de son côté, ne donne pas dans la désinvolture; il invoque une valeur qui transcende les différences d'opinions même les plus arrêtées. L'amitié, certes, ne peut pas tout justifier. Si jamais un ami me demandait ou me suggérerait de trahir notre amitié, ou de me renoncer comme ami, la cause pour moi serait entendue. Je m'en irais sans me retourner (on a sa pudeur). Mais poussons plus loin. Deux amis cessent d'être amis quand ils ne sont plus fidèles chacun à soi-même. Comment mesurer cette fidélité? C'est affaire intime. Qui s'éprouve, pourvu qu'on ne se mente pas. Encore plus: chacun devrait s'attendre à ce que son ami ne se démette d'aucune pensée qui lui est chère, même si cette pensée contredit radicalement celle de l'autre. C'est ici, je crois, que Picasso a raison et que Breton s'enferme dans le malentendu. Celui-ci refuse à juste titre de confondre des plans d'existence différents. Il exige cependant, et là il a tort, que son ami se trahisse dans son for intérieur. Ils auraient dû s'expliquer. Ils le firent plus tard.

Je ne pense pas qu'il s'agit là d'un « haut idéal » à préserver des souillures de l'esprit humain, et tout le tremblement. C'est une affaire de simple propreté de conscience et de lucidité affective. J'ai vu trop d'intellectuels (engance pas comode), ici et ailleurs, se faire des crasses au nom de l'amitié, pour ne pas être pris de dégoût au spectacle des complaisances, du bonententisme, des complicités gommeuses et autres entourloupettes qui se réclament de la solidarité (tu parles!), etc. Un jour, un ami (un vrai, ils sont rares) m'a littéralement congédié. Avec douleur. C'est elle, j'en mettrais ma main au feu, qui par-delà le mutisme et la séparation, nous a gardés dans une nostalgie quotidienne, mystérieusement ensemble — jusqu'à sa mort; non: jusqu'à maintenant.

A.4

On a reproché (peu importe qui) à André Belleau de vouloir mourir « dans la foi de mes pères » (je cite à la lettre). Après sa mort, certains paraissaient gênés, d'autres navrés, sinon hostiles. On a même parlé, je m'en souviens, d'un revirement douteux — ou d'une faiblesse d'agonisant... Toutes ces réactions m'ont étonné. Pourquoi quelqu'un n'aurait-il pas envie de Dieu, à l'approche de la mort ou non, pourquoi serait-il malvenu de croire en Dieu, l'Un et Trine des chrétiens ou l'informe et diffus des théistes? La mode, il est vrai, a changé sur ce point du tout au tout. Mais il s'agit bien de

mode ! Ceux qui aimaient André pour lui-même, parce que c'était lui, auront compris. Ne leur en déplaît.

A.9

On m'a donné une cassette où René Char fait la lecture de certains de ses poèmes. C'était peu avant sa mort. Mis à part l'émotion de réentendre sa voix chaude et chantante, une perplexité : lit-il bien ou mal ? Et que signifie cette question ? La lecture des poèmes, de tous les poèmes, n'est guère facile. Plus d'un comédien chevronné s'y est cassé les dents. Les gens de théâtre, il est vrai, ont l'habitude de « jouer » un texte. Je me souviens toutefois de quelques lectures fort belles, par exemple Fresnay (Chateaubriand), Debuscourt (Montaigne). Mais cela est loin ; qu'en penserais-je aujourd'hui ? Quant aux auteurs, ils lisent généralement de façon inadéquate ou même atroce. Robert Marteau, par contre, est excellent, comme s'il s'étonnait lui-même des textes qu'il lit. Je reviens à Char. Il chantonne un peu, malgré lui sans doute, parfois il insiste ou détaille trop ; mais il a de beaux demi-silences et, surtout, il a le don de la nuance discrète. Je suis partisan d'une lecture blanche, proche du neutre, plutôt retenue, avec juste ce qu'il faut de projection (tout dépend, bien sûr, des circonstances). Et puis, certains poèmes gagnent-ils à être lus à haute voix ? Je me le demande, alors qu'hier encore je ne doutais pas qu'un poème devrait toujours être entendu, et pas seulement par l'oreille interne. Je vais réécouter la cassette en tâchant de faire silence en moi-même. Car ce n'est pas tout que l'un sache lire ; il faut que l'autre sache écouter. Chose qui ne va pas de soi.

A.15

Il suffit de voir bien peu de peinture qui se fait maintenant pour comprendre qu'on ne peint qu'en fonction du grand album d'histoire de l'art dans lequel les tableaux seront reproduits. L'échelle démesurée à laquelle *travaillent* les peintres exclut toute autre destination que le musée. Sur quels murs accrocherait-on ces mètres de surface colorée ? Les peintres ne veulent plus que prendre place dans le déroulement de l'histoire de l'art. Posthumes par anticipation, ils peignent un à un les tableaux de leur future exposition rétrospective ; ils conservent leurs esquisses, la moindre tache ; ils remplissent les cases du catalogue à venir de leur œuvre complet.

On ne peut pas vraiment consommer ces *œuvres d'art*, je veux dire en jouir, s'absorber de toute son âme dans leur

contemplation. On ne peut les voir qu'au musée, qui est un dépôt d'archives. Tout l'art du passé se trouve infecté par ces façons de faire, annexé par anticipation à l'histoire de l'art qui se fait. Un signe qui ne ment pas : tout l'art, ancien aussi bien qu'actuel, est dévoré par les musées ; il nous semble naturel que ce soient les *seuls* lieux où l'on trouve des œuvres d'art. Nos villes se font laides, invivables : il nous suffit, dirait-on, que la beauté soit rassemblée en quelques lieux que nous ne fréquentons d'ailleurs pas beaucoup. Musée, cela vaut prison, hôpital, sex-shop, centre commercial : cimetières.

Les écrivains, pour leur part, travaillent pour l'histoire littéraire. Ici — pas seulement ici, mais c'est plus évident, caricatural, dans le village de la littérature québécoise —, les poètes se classent *eux-mêmes* en « générations », avant d'avoir trente ans. Leurs œuvres confirment des schémas d'histoire littéraire, elles les illustrent, faites pour les cours de littérature. Elles ne sont pas écrites pour êtres lues n'importe où, par le premier venu, à des fins connues de lui seul, mais pour prendre place dans une bibliothèque publique sous telle cote, dans une anthologie (on n'arrête pas d'en compiler) entre telle et telle autre « œuvre », dans un manuel en qualité d'exemple de tel courant, tendance, mouvement. À quoi un « écrivain », membre en règle d'une « union », aspire-t-il aujourd'hui ? À un colloque sur son œuvre, comme ceux qu'on fait à Cerisy, auxquels l'auteur assiste, collaborant de son mieux à sa propre mise en conserve historique. La voilà, il me semble, la littérature professorale. Elle ne date pas d'hier. Le surréalisme ne s'est-il pas conformé en tous points au schéma d'un mouvement littéraire, artistique et philosophique selon le manuel de Lanson : manifestes, réunions, anathèmes, polémiques ? Les œuvres elles-mêmes, il m'a souvent semblé, à les lire, ne sont que des illustrations. Dans les *Manifestes*, Breton donne des *exemples*.

A.26

*Ce ciel plafonné,
Ces fils ourlés de gouttes,
Ce froid et toi, avril.*

A.27

J'ai repris Alain, dont les *Propos* m'enchantent. Cette sagesse-là n'est pas courte. Légère peut-être, si c'est là le contraire de la lourdeur, le refus des énormes trains de marchandise de la dialectique. Mineure aussi, je veux bien,

comme on dit « poésie mineure » — et on ne porte pas alors un jugement de valeur, on définit un genre et un ton, comme Borges le faisait à propos de Toulet.

Alain arrive aux *Propos* alors qu'il a près de quarante ans. Il a cessé de participer à des colloques de philosophie ; il a renoncé aux gros articles à la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Les *Propos* ne sont pas une facilité : une conquête plutôt. Cette simplicité ne s'atteint pas du premier coup. Les habiles la dédaignent. C'est qu'ils lisent trop vite, si même ils lisent, pressés de conclure, d'écrire à leur tour, d'ajouter à la pléthore de l'imprimé. Sait-on encore lire ? On en doute, à feuilleter les éditions *critiques* qu'on publie, qui enfonce *Des pois au lard, cum commento* de la librairie de Saint-Victor : texte établi, présenté et annoté par X. On vient de soumettre Marcel Aymé et Julien Gracq à ce laminoir dans la Pléiade nouvelle manière ; *Un balcon en forêt* et *La Jument verte* gangrenés de variantes et de notes, avec préface, introduction, présentations, note sur le texte, notices, postfaces, notes explicatives, bibliographie, index, et ainsi de suite. Pour de telles œuvres, le moins qu'on puisse dire, c'est que ces échafaudages ne s'imposaient pas : nous y avons accès directement, nul besoin de les consolider ni de ravalier une façade que le temps n'a pas ravagée. Je sais bien qu'il n'en va pas de même pour Montaigne, disons, encore que je ne connaisse aucune édition des *Essais* dont l'appareil critique satisfasse. La Bruyère le notait déjà : commentateurs et scoliastes qui demeurent courts devant des difficultés réelles sont « si fertiles d'ailleurs, si abondants et si chargés d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine ni à eux ni aux autres ». Même en ce qui concerne les notes « utiles », je veux dire qui lèveraient de vraies difficultés, il m'arrive de douter de leur pertinence. Si une difficulté a été voulue, elle fait partie de l'œuvre. Mallarmé s'est fait difficile à dessein ; le lire dans une édition commentée, qui *prétend* lever cette difficulté, c'est ne pas le lire. S'il faut passer des heures et remuer toute une bibliothèque pour lire *L'Après-midi d'un faune*, eh bien ! passons-y ces heures et remuons cette bibliothèque sans nous en remettre à un scoliaste. La question se pose différemment peut-être pour les textes anciens, puisque le temps a hérissé leurs abords de difficultés superfétatoires. Je dis seulement « peut-être ». Entre certaines éditions qui étouffent Sénèque ou Platon sous les gloses et d'autres, moins soignées, j'en conviens, qui me laissent me débrouiller comme je peux avec l'*Euthydème* ou les *Lettres à Lucilius*, je ne balance pas.

Je reviens aux *Propos*. J'en suis au deuxième volume dans la Pléiade. Contrairement au premier, il comporte des « notes textuelles » qui confinent à la parodie. Des notes aux *Propos* !

On les lit et on saisit tout de suite de quoi il retourne. Pas tout, sans doute. Mais des notes, quelles qu'elles soient, ne sont d'aucun secours. Il faut s'arrêter après une page ou deux, refermer son livre, résister à l'effet d'entraînement de cette prose si alerte. Méditer ce qu'on vient de lire. Pas trop. Sans s'appesantir. Penser à autre chose. Regarder un peu autour de soi pour réacommoder l'œil aux distances, ramener l'esprit au monde. Quelques jours plus tard, ce qu'on a lu revient comme transfiguré.

A.31

Philippe Jaccottet se demande si la « mise à nu du plus intime est ou non bénéfique à l'art, à l'esprit, à la vie ». L'intime, il n'y a pas si longtemps, gardait quelque chose de mystérieux, qui fascinait. On voit, on entend, ce que la radio, le cinéma, la télévision en font. On lit des autobiographies, des confessions plus que complaisantes (le genre, devenu envahissant, gangrène les chroniques des journaux, empoisonne nombre de conversations). Exhiber son sexe, raconter par le menu ses ébats érotiques ou la satisfaction de ses besoins, tout cela, comme disaient les précieuses, est du dernier commun. Il n'y a là rien d'intime. Non plus que dans l'aveu public des troubles névrotiques et des maladies naguère tenues pour honteuses. Banalités maintenant, comme un mal de dent, une querelle avec son conjoint, la phobie des araignées, etc.

L'intime, ou, pour parler comme Jaccottet, le plus intime, concerne le cœur de l'individuation et ce que je nommerais, faute de mieux, le secret communifié (il est proprement incommunicable). Quand Baudelaire entreprend de mettre son cœur à nu, il ne s'embarrasse pas de confidences gênantes (qui le seraient plus pour nous que pour lui), il expose ce qui gît au plus près de son propre mystère et qu'il ignore lui-même.

Les grands intimistes (comme Vermeer et Tchekhov) ne s'avancent à découvert que pour suggérer, un peu par inadvertance, qu'il y a un couvert où se trouve le sens incertain de ce qu'ils signifient. Cela, on le voit, on l'entend, on le touche même, indirectement, obliquement, car jamais ne se révèle le secret. Il est bien assez stupéfiant qu'il y ait un secret, une arrière-vie ou une arrière-existence. J'aime les livres ou les écrits qui me font signe d'un tel secret. Les autres m'intéressent, au mieux.

L'intime de l'intime finit toujours par échapper à l'amour. À moins que celui-ci ne soit sublime. C'est ce qui se produit (rarement) en poésie. Alors oui, on peut communier

au même secret, mais comme, j'imagine, on pourrait partager un repas dans l'obscurité totale. Il ne peut donc, comme le suggère finalement Jaccottet, et c'était à mes yeux l'essentiel de sa remarque, y avoir de « mise à nu », sous peine que le secret s'évapore. L'intime s'exprime et se reçoit à la faveur de menues choses, assez ordinaires, « courantes », qui ne jouent pas à la révélation et qui en elles-mêmes ne signifient pas beaucoup. Leur valeur tient à la profonde insertion qu'en fait le dialogue intimisant, à la transmutation qu'opèrent deux esprits, deux êtres plutôt, qui, ô sublimité du sublime, se jouent en toute légèreté du plus grave. C'est pourquoi les intimistes font volontiers dans le genre mineur.

A.32

*Les pins que j'ai plantés
au bord de quel chemin
ne tremblent plus à mon pas*

A.35

La plupart des Québécois vomissent leur passé, qu'ils enveloppent dans l'expression passe-partout de « grande noirceur ». Je n'idéalise pas ce passé. N'empêche que j'admire le courage des gens simples, des paysans illettrés qui ont vécu ici avant nous, qui ont fait ce qu'ils ont pu, sans grands moyens. Quelle foi énorme ne leur a-t-il pas fallu pour se lancer dans les forêts, les défricher, construire des villages, des écoles, cultiver des terres ingrates dans un climat impossible, et y réussir. Ces réflexions me venaient l'été dernier à La Pocatière, en regardant les anciennes maisons de bois, si élégantes dans leur simplicité, et l'énorme collège comme une proclamation en pierre de taille, construit au milieu du XIX^e siècle dans un village pauvre qui était alors vraiment le bout du monde. On y étudiait le grec et le latin, au milieu de fermes gagnées pied à pied sur la forêt, à la force des bras. Je ne veux pas me faire d'illusions sur ce monde, qui était étroit, obtus, réactionnaire tant qu'on voudra. Mais comment faudra-t-il appeler alors le Québec d'aujourd'hui, repu et braillard, qui se rue à l'ignorance avec frénésie (les programmes officiels du ministère de l'Éducation sont-ils moins en retard que ne l'étaient en leur temps ceux des collèges des Jésuites?) et qui construit tout en toc, au propre comme au figuré? Les églises de campagne du XIX^e siècle québécois ne marqueront vraisemblablement pas l'histoire de l'architecture. Elles n'y prétendaient pas; elles étaient simplement belles. Qu'on me montre une seule des

tours construites aujourd'hui à grands frais dans le quartier des affaires, selon les plans et devis d'un architecte qui a des ambitions et qui sait son « style international » assaisonné de « postmoderne », qu'on m'en montre une seule dont le caractère emprunté ne crève pas les yeux. Ou nos banlieues bourgeoises, toutes plus prétentieuses les unes que les autres, qui font comme une indigestion de confort. À La Pocatière, l'été dernier, tout ce que je voyais était beau, pauvre certes, et naïf sans doute, mais beau et vrai. Tout, sauf ce qu'on a construit récemment : des bungalows, les bâtiments préfabriqués de l'Institut de technologie agricole, l'usine de Bombardier. Ou pis, ce qu'on a « rénové ». Je ne crois pas qu'il faille avoir la nostalgie du passé québécois. Mais je ne crois pas que nous ayons le droit de le mépriser, étant donné l'usage futile et niais, le gaspillage honteux que nous faisons des immenses moyens dont nous disposons. Nouveaux riches, nous avons hérité du trésor accumulé par nos ancêtres frugaux et, ne sachant qu'en faire, nous cédon à des envies vulgaires, à de grossiers appétits.

A. 40

Je me suis promené hier par les bois et les champs où la vie printanière commence à se manifester pour de bon. Les bourgeons des aulnes quittent leur duvet, muant du gris perle au jaune citronné, les pousses d'ail sauvage, de trilles, d'érythrones, de sanguinaires, percent la terre encore grasse, des écureuils roux font des galipettes et des « suisses » courent en tous sens, la queue droite. Dans une déclivité, j'ai trouvé une source boueuse, assez timide, bientôt rentrée sous les roches. Par mégarde, j'ai levé un couple de perdrix ; bel émoi dans les branches. J'ai entendu vers une colline proche un glapissement de renard. Je songeais en cheminant : qu'est-ce que les humains font sur cette terre, à part la dévaster, massacrer la vie dont ils se croient les plus dignes représentants ? Allant au bout de ma songerie : qu'est-ce que la pensée, dont nous sommes si fiers, apporte de plus et de mieux ? Pourquoi la chaîne évolutive a-t-elle abouti à l'être humain, à l'*homo sapiens* (si curieusement nommé) ? Banalités, certes, mais douloureuses. La sagesse de la vie inhumaine est implacable dans ses choix, toute simple dans ses fins. Et toujours juste. Alors, qu'est-ce que nous fichons là ? Je ne suis pas misanthrope (pas plus qu'il ne le faut) ; je me répète, après bien d'autres, que nous ne sommes pas nécessaires, que nous avons inventé de toutes pièces notre nécessité.

La pensée technicienne, qui devait assurer la survie de l'espèce, avait pour contrepoids et garde-fou la pensée rêveuse qui, précisément, ne fait rien. Nous n'avons pas su cultiver l'impuissance, valeur pourtant fondamentale de l'humanité. Au fond, nous nous sommes méprisés, avec un tel acharnement que nous en sommes venus à préférer notre perte à notre survie. Êtres vivants, nous étions destinés uniquement à survivre avec les autres vivants et parmi les inanimés, non pas à augmenter notre vie par la mort et la destruction.

La pensée culturelle s'est vouée à la pensée technicienne plutôt qu'à la pensée rêveuse. Nos philosophes n'ont eu de cesse de se faire pardonner leur inutilité par des programmes de société nouvelle et d'organisation politique. Ma haine de la théorie verbeuse et intimidante vient aussi de ma haine du pouvoir. Spéculer, ce n'est pas se donner du pouvoir, se placer en surplomb ; c'est, ce devrait être observer nos images et nos concepts, rêveusement.

J'ai parié une fois pour toutes sur la faiblesse et la précarité, sur le doute et l'étonnement. Il m'arrive d'éprouver de l'indignation, mais alors c'est aller contre ma propension à admirer. Vainqueur, je ne le serais qu'à toute force, et vaincu aussi. Pour l'ordinaire, je calcule, je ruse, j'évite, je fuis. Rien de glorieux. Mais je m'abuse. Depuis mon enfance, je n'entends parler que de réussite, de prestige, de domination. Aujourd'hui, on résume tout cela dans la performance. Je n'ambitionne que de survivre — ce qui est déjà énorme. Et de mourir humainement — ce qui apparaît de plus en plus improbable.

Nos besoins essentiels sont si simples, en définitive. Nous sommes faits pour savourer la vie, toutes les vies de tous les vivants. Et la non-vie. La pensée n'est qu'une voie vers l'émerveillement. J'imagine que des êtres humains qui n'auraient pas trahi leur humanité vivraient de façon plus précaire, en apparence, mais plus bonifiante, se désolant chaque fois que la nécessité les contraindrait à tuer un animal ou une plante, à déplacer un rocher ou à détourner un ruisseau. Progrès ou régression ? Je refuse ce faux dilemme. Aimer la vie reçue n'a qu'une conséquence vraie : donner la vie — sous toutes les formes possibles.

A.41

*Au-dessus de la porte
un nid de grives
maison habitée*

A.43

*La pluie illumine
la rue, les autos mêmes
semblent des animaux.*